

22EMES CONTROVERSES EUROPEENNES DE MARCIAC
Vendredi 29 et samedi 30 juillet 2016
Dans le cadre du festival Jazz In Marciac (Gers)

Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ?

RUPTURES ET CULTURES

Par Patrick DENOUX, Professeur de psychologie interculturelle, Université Toulouse Jean Jaurès

Comme à chaque épisode marciacais, pas si simple de tirer quelques fils des propos échangés, étant donné la multiplicité des discours qui sourdent de disciplines, d'idéologies et de dogmes différents... Je n'ai donc pas la prétention de faire la synthèse de cette diversité qui frise l'éclatement.

En préambule, revenons sur la question : « Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ? ». Cette année encore, lorsque la Mission Agrobiosciences m'a soumis cette question, je fus pris de perplexité. Commençons donc par détricoter cette question de façon à proposer quelques éclairages qui me sont apparus au cours des débats.

« Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ? » D'aucuns prétendent que nous sommes dans des crises et que ces crises ne sont pas des ruptures. Cette question semble postuler quand même que rompre induirait progresser. Je ne suis pas convaincu de cela. Pourquoi la rupture serait-elle en soi positive ? Il suffit d'écouter Marc Gauchée¹, pour comprendre qu'à l'évidence elle ne l'est pas tant que ça.

Alors, peut-être y-a-t-il, en arrière-plan, une vision de l'histoire un peu surprenante. L'histoire est-elle faite de ruptures ? Mon collègue Jean-Luc Mayaud² a joliment manié le paradoxe, en définissant l'histoire, comme des successions d'espaces. L'histoire est-elle une science humaine qui intègre ? Qui sépare ? Tout cela pose un grand nombre de questions et, dans tous les cas, l'intégration ou la rupture se voient souvent opposer la simple désuétude que les logiques historiques n'arrivent pas à saisir. Peut-être certains se rappelleront-ils ce qu'est un *favart*, une *gâtine* ou un *pâtis*³ ? Il s'agit d'une terre en friche. Tout cela a disparu, ces idées-là, ces signifiants-là. Obsolescence des choses, désuétude des mots. Il y a donc une sorte de gageure pour un chercheur présomptueux à vouloir identifier a priori des failles souterraines historiques qui, généralement, ne se donnent pas spontanément à voir. Et, comme vous le savez certainement, parlant du point de vue psychologique et culturel, il reste assez malaisé de saisir les mutations culturelles, les grands mouvements et donc de les rassembler en une seule question.

Les glissements culturels ne sont généralement et brillamment expliqués qu'une fois que les transformations sont advenues révélant nos fallacieuses et prétentieuses préconceptions. A la manière de Bernard Maris, qui reprenait Jacques Attali, nous pourrions dire que le chercheur assigné à devenir une sommité est celui qui sait très bien expliquer demain pourquoi ce qu'il a prévu hier ne s'est pas produit aujourd'hui.

Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ? Il y a un certain nombre de préalables. Dans cette question, me semble-t-il, il y a un désir de préséance, une volonté de pouvoir agir sur l'avenir, la recherche d'un malin procédé qui nous permettrait de maîtriser ce qu'il est censé nous réserver. Anticiper ou prédire reste l'une des obsessions de notre culture. Ne cherchons-nous pas, en vain, une sorte d'intrus historique dont il conviendrait de se débarrasser, afin de pouvoir réinventer l'avenir alors que, comme nous le savons tous, couper une racine n'a jamais fait pousser un rameau La tectonique culturelle est assez insaisissable. Est-elle une question de choix ? Est-il possible de se dire, à un

¹ Ecouter le pas de côté de Marc Gauchée, <http://controverses-de-marciac.eu/les-podcasts-2016/>

² Lire l'intervention de Jean-Luc Mayaud.

³ Termes respectivement originaires de Champagne, de Touraine et de l'Ouest.

moment donné, que nous optons pour tel modèle, telle vision, comme on se débarrasserait d'un vêtement trop étroit pour en prendre un autre, offrant davantage de perspectives ?

Non. La mutation culturelle ne relève pas d'une posture surplombante à partir de laquelle nous exprimerions notre désir d'abandonner certains repères. Les mutations culturelles sont déjà là, elles sont pesantes, puissantes et silencieuses, elles s'imposent. La mutation culturelle provoquée par l'effraction du numérique dans nos vies a déjà massivement tout envahi avant même que nous n'ayons pu en constituer une représentation opérationnelle. Ainsi procèdent les mutations culturelles. Alors que faut-il faire allez-vous me dire, s'asseoir attendre ce qui fatalement émergera ? Bien-sûr que non.

Mais quitte à rompre, ne rompons pas « avec », expression française bien étrange, emplie de dénégation. Au contraire, rompons comme on rompt la terre, en la labourant après un long chômage. Une terre est rompue pour ne pas laisser la friche s'y développer et pour la préparer à de nouveaux semis. Que l'on puisse considérer, à travers de multiples bourgeonnements, que de nouvelles bases culturelles sont en train de se mettre en place, ne fait aucun doute. Regardons le développement des biactifs dans le monde rural, l'intermittence, le fait que des agriculteurs soient aussi étudiants ... il existe une diversité qui trouve son écho dans les modèles traités et discutés dans nos débats. Mais la question principale reste de comprendre ces émergences, d'en saisir les prémisses pour pouvoir réinventer l'avenir.

Face à nos fantasmes outreucidants de maîtrise du temps et à nos délires programmatiques, il convient de se référer aux cultures traditionnelles qui nous renvoient à une certaine humilité face au temps, à ce que nous appelons communément le « cours des choses ». Sans en faire un renoncement, ni y voir une soumission, à nous d'entendre la leçon gisant dans tous ces processus qui échappent à la gestion partout triomphante.

Alors rompre avec quoi ?

D'abord rompre, en réinventant le passé. Rompre pour réinventer l'avenir ne peut incomber à la seule volonté humaine. Pour rompre avec le futur qui nous a été préparé, par exemple - certains futurs confectionnés ont été dénoncés ici, il faut relire, réécrire le passé. A mon avis, voici d'ailleurs le premier mouvement important que l'on pourrait qualifier d'historique. J'ai entendu ici et là que les coopératives reviennent sur le tapis, qu'elles sont désormais perçues comme relativement dévoyées dans leurs objectifs car s'intéressant davantage à protéger leurs membres qu'à la professionnalité elle-même. Ce peut-être cela relire le passé. Ce matin encore, dans un petit débat sur la transmission, une personne a dit que ses enfants allaient reprendre la ferme familiale. Oui, cela existe mais pour un attendrissement constaté et largement partagé à cet endroit, combien de désespoirs affligeant ceux qui ne parviennent plus à accomplir le « magnifique » modèle antérieur de la transmission ? Il nous faut regarder en face notre ambiguïté par rapport aux modèles précédents.

Rompre en réinventant le passé... Il s'agit simplement de dire que passé et avenir sont les deux faces d'une même pièce que l'on pourrait appeler le présent. Tout départ ramène à un retour, tout voyage est un périple. S'éloigner de son origine, tendre vers l'avenir, c'est d'abord être ramené sur les rives de son passé pour le reconstruire. Sac et ressac.

Le passé dépassé

La *première rupture* serait donc de tenter de reconstruire la lecture que nous avons de notre passé. Lorsque nos parents modernisaient la ferme, dans le même mouvement ils transformaient le regard qu'ils portaient jusque-là sur leurs propres parents qui, eux-mêmes, avaient jadis construit à côté de la ferme une villa avec la cuisine en formica et qui, eux-mêmes auparavant, avaient changé le regard qu'ils portaient sur leurs propres parents. Donc, c'est d'abord une réforme du passé qu'il faut mettre en place. Il n'y a pas d'avenir se bâtissant sans un passé reconstitué, reconstruction qui n'est pas faite de soustraction et d'addition mais repose principalement sur le dépassement. Un passé dépassé.

Redéfinir un nous

Deuxième rupture, la question du grand Récit a été évoquée à plusieurs reprises : redéfinir l'histoire, redéfinir ce qui nous fonde à travers un récit. « Il faut se raconter pour naître », écrivait Michel Serres. Il y a là un besoin fort d'évacuer les fables circonstancielles, le besoin d'un grand Récit qui unirait nos histoires et qui nous ouvrirait au projet, terme qui est devenu plus important au fil des deux journées. Un récit à voix multiples qui engloberait de manière polyphonique les agricultures du monde. Redéfinir le nous qui nous définit, comme un nous qui ne disqualifierait pas le monde agricole, qui ne projeterait pas nos ruptures occidentales sur les pays du Sud, qui créerait des transversalités en rapprochant les circuits courts et le souk, comme l'a fait Omar Bessaoud⁴, dans une fulgurance dont il a le secret... Un nous qui d'une certaine manière dépasserait les formes de diversité et, surtout, un nous qui désenclaverait symboliquement l'agriculture.

Toutes les translations culturelles peuvent être utiles à cela. Et n'ayons pas de crainte quant à l'origine, comme l'écrivait si bien Daniel Sibony⁵ : « ce n'est pas parce que notre origine se déplace que nous la perdons ». Mais il y a un effort considérable à faire pour quitter la libido d'appartenance, rompre l'attachement culturel à nos modèles pour ré-ouvrir les possibles plus impensés qu'insensés. Nous sommes quand même, au niveau anthropologique, dans une phase extraordinaire. Nous descendons d'une mutation culturelle, nous avons pris notre autonomie, nous avons transformé la nature et maintenant nous atteignons un troisième seuil qui est considérable : nous sommes désormais capables de manipuler les mutations génétiques, y compris celles dont nous sommes issus. Là, nous sommes arrivés à un franchissement déterminant pour l'espèce qui appelle un Récit englobant et fondateur.

Rompre avec les anciennes rationalités

La *troisième rupture* est celle qui nous éloigne des anciennes rationalités. L'avenir de l'agriculture, du monde rural, de l'alimentation, etc., à mon sens, est inséré dans quatre discours : 1) celui du scientifique, 2) celui du gestionnaire, 3) celui du politique et 4) celui du citoyen. A partir de ces quatre discours qui ne marchent pas nécessairement ensemble, un nouveau raisonnement doit advenir... En revanche, ils ont un point commun, celui d'hésiter entre deux rationalités : une rationalité de validation, c'est-à-dire répéter, confirmer le système existant, et une rationalité de projection, c'est-à-dire proposer, instaurer...

Vous avez compris, la validation bat son plein et la projection est en panne. Comme écrivait Aristote, nous l'emportons sur les singes quand il s'agit d'imitation. Répétons, répétons, répétons... Cependant, de multiples interrogations sont posées à ces discours-là. Ils hésitent, trébuchent et maintenant il conviendrait de les faire basculer d'un certain côté : pour s'éloigner de la validation et les faire entrer davantage dans la projection. Comment ? Plus précisément, le discours scientifique sur l'agriculture doit désormais résolument aller vers, non pas la preuve, c'est-à-dire la démonstration dans l'existant, mais vers l'hypothèse qui ouvre l'espace des possibles. Cela signifie que le discours politique, lui aussi, doit se déplacer. Chacun a entendu de nos deux élus de référence⁶ que le discours politique doit lâcher la faisabilité et réinvestir la prospective donc, une fois encore, se défaire de la validation pour la projection. Le discours gestionnaire lui aussi doit délaisser la labellisation, une pensée de mise à plat, pour aller vers la conjecture, les potentialités. Et le discours du citoyen doit se rouvrir au projet.

⁴ Lire *Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir, en matière de coopération internationale*. http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=4169

⁵ Sibony, D. (1991). *Entre-deux*. Paris : Seuil.

⁶ Lire « Avec quoi nous faut-il rompre, pour réinventer l'avenir, en matière de politique européenne ? » Avec Eric Andrieu et Marc Tarabella. http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=4165

Quitter le « oui, mais... » et entrer dans le « et si... ? »

Il y a une *quatrième rupture* que je voudrais évoquer. Elle montre dans quelle déshérence nous sommes quant à la « dé-signification » généralisée que nous subissons. Nous avons beaucoup souri avec les réflexions sur le bien-être des truies⁷. Mais pour moi, il y a quelque chose d'éminemment anthropomorphique, quand notre collègue demande à Danielle Even si elle conçoit que « ses truies seraient heureuses à se rouler dans la boue avec leurs copines. ». Cela fait sourire, mais cet élan anthropomorphique que nous vivons actuellement, notamment à travers la question du bien-être animal, doit être interprété comme une volonté de réintroduire massivement des valeurs dans notre rapport à la nature et au vivant. Même si cela peut prendre des aspects qui suscitent l'ironie, ils ont, cependant, leur importance symbolique à travers l'intention de réinscrire des valeurs et de rompre avec cette dé-signification généralisée affectant nos discours inféodés à la technique et à la gestion. Quitter le « oui, mais » et entrer dans le « et si... ? » et accepter l'ignorance partielle de ce qui va advenir : « C'est l'ignorance de l'effet qui inspire l'espérance d'agir, qui inspire la décision joyeuse et qui inspire la liberté du destin ».

Rompre avec nos aveuglements

Je terminerai avec une *cinquième rupture* : en finir avec certains aveuglements. Je suis convaincu que nous sommes pris dans des mouvements que nous ne comprenons pas, enferrés dans des méandres que nous n'arrivons pas à signifier réellement, dont nous avons du mal à détecter les signaux faibles. Il est extrêmement difficile de décoder la contemporanéité des multiples référents culturels qui nous assaillent, mais en même temps tenter de les embrasser est essentiel car ce sont ces miroitements différents qui vont générer pour nous quelque effet de vérité.

Un peu de modestie

Pour finir, une historiette pour illustrer la difficulté et la modestie exigée que ne traduit pas vraiment l'interrogation : « Avec quoi nous faut-il rompre pour réinventer l'avenir ? » Lire des réalités nouvelles avec des lunettes anciennes ne fait que renforcer l'aveuglement.

Un curé dans sa paroisse, malgré les fortes intempéries annoncées, préfère maintenir la messe. Il commence alors à officier, quand de très violents orages se déclenchent. Peu à peu l'eau se répand et monte dans l'église. Un pompier passe et lui dit que rester présente un danger. Le curé rassure le pompier et ses ouailles en disant : « Dieu nous protège ». Cependant, au fil des minutes, l'eau ne cesse de monter et, alors que les fidèles commencent à désertier l'église, deux autres pompiers arrivent et préviennent que le danger est vraiment réel. « N'ayez aucune inquiétude » dit le curé « Dieu veille sur nous ». Désormais, il est seul dans l'église pour continuer la messe. Il est immergé jusqu'au cou, quand il voit arriver une barque avec plusieurs pompiers l'enjoignant, en vain, de s'interrompre et de les suivre. Là, il répond : « Dieu par un miracle saura me sauver, ne vous inquiétez pas mon fils ». L'embarcation s'éloigne et le curé englouti par les flots se noie sans pouvoir terminer la messe. Une fois arrivé au paradis il est furieux. Il veut demander des explications à Dieu, le rencontre donc sur le champ et véhémentement lui demande une explication. Il dit : « Père, j'attendais un miracle et vous n'avez rien fait pour moi. Vous ne m'avez pas sauvé, vous m'avez abandonné ». La réponse de Dieu fut cinglante : « Comment !? Je t'ai envoyé trois équipes de pompiers pour te manifester ma volonté et tu les as dédaignés ».

⁷ Voir la dispute et le débat sur l'élevage suscités par l'intervention d'Eve Fouilleux.

Savoir lire les signes

Dès lors, le problème n'est plus le signe mais la lecture du signe. Il ne suffit pas que le signe soit là, encore faut-il savoir le lire. Dans les standards récurrents du miracle imprégnant la pensée de ce curé, il ne peut être qu'extraordinaire. La manifestation directe et faramineuse de la volonté divine, telle qu'il la célébrait quotidiennement à la messe, ne pouvait pas s'incarner dans une vulgaire escouade de pompiers. Il fallait quelque chose de sublime. Le signe si peu magnifique était vraiment trop faible. Le curé a donc préféré l'idéalisation du miracle à sa réalité, l'icône au texte. Et il y a perdu la vie. Nous ne cessons de le faire chaque fois que nous chaussons nos vieilles lunettes pour interpréter des phénomènes nouveaux.

Alors puissions-nous écarter les formes canoniques du prêt-à-penser, pour essayer de discerner laborieusement sous l'épaisse gangue de notre habitus culturel quelques signaux faibles du monde à venir, alors nous saurons l'objet de nos ruptures. J'ai entendu un glissement de sens qui est revenu plusieurs fois au cours des deux jours : la question « réinventer l'avenir » s'est transformée peu à peu, dans un grand élan final et conclusif, en « ré-enchanter l'avenir ». Evolution assez surprenante. Quelle différence y a-t-il donc entre réinventer et ré-enchanter l'avenir ? La différence, c'est le désir d'un avenir qui nous enchante.

Les Controverses européennes de Marciac sont organisées par la Mission Agrobiosciences
et la Communauté de Communes Bastides et Vallons du Gers
Avec le soutien du ministère de l'Agriculture, du Conseil départemental du Gers et de la
Région Occitanie.
En partenariat avec Jazz In Marciac, la FN Cuma, La Ruche Qui Dit Oui et
Science Animation.

Projet
soutenu par

Fondation
de
France

Document réalisé par la Mission Agrobiosciences (MAA-INRA). (novembre 2016)

www.agrobiosciences.org
<http://controverses-de-marciac.eu/>